

compagnie
La Résolue



Agatha

de Marguerite Duras

Mise en scène Louise Vignaud

« L'inceste ne peut être vu du dehors. Il n'a pas d'apparence particulière. Il ne se voit en rien. Il en est de lui comme de la nature. Il grandit avec elle, meurt sans être jamais venu au jour, reste dans les ténèbres du fond de la mer, dans l'obscurité des sables des fonds des temps. De toutes les manières ou les formes de l'amour et du désir, il se joue. De toutes les sexualités diffuses, parallèles, occasionnelles, mortelles, il se joue de même. De son incendie il ne reste rien, aucune scorie, aucune consommation, après lui la terre est lisse, le passage est ouvert. Ainsi passe par un après-midi de mars un jeune chasseur qui remonte le fleuve alors que les pousses de riz commencent à jaillir des sables. Il regarde une dernière fois sa sœur et emmène son image vers les grandes cataractes du désert. »

Marguerite Duras, *Agatha*, 1992



CRÉATION

4 au 21 février 2020

Théâtre National Populaire

PROCHAINEMENT...

8 au 19 février 2022 Théâtre 14, Paris

Mise en scène **Louise Vignaud** Scénographie **Irène Vignaud** Son **Michaël Selam** Costumes **Cindy Lombardi** Lumières **Luc Michel**

Avec **Marine Béhar, Sven Narbonne**

Durée 1h10

Production Compagnie La Résolue

Co-production Le Vellein – Scènes de la CAPI (Villefontaine)

Ce projet a bénéficié de l'aide à la création de la DRAC Auvergne-Rhône-Alpes et de la Région Auvergne-Rhône-Alpes.

Avec le soutien de la SPEDIDAM : la SPEDIDAM est une société de perception et de distribution qui gère les droits des artistes interprètes en matière d'enregistrement, de diffusion et de réutilisation des prestations enregistrées.

Un jour d'hiver dans la Villa Agatha. Huit mois après la mort de leur mère, Elle convoque Lui pour lui annoncer son départ avec un autre homme. Alors commence un jeu, celui de la mémoire et de sa reconstitution, pour comprendre ce qui s'est passé cet été-là, celui de ses dix-huit ans, celui de tous les non-dits.

Agatha de Marguerite Duras fait partie de ces pièces de théâtre sublimes et mystérieuses. Mystérieuse car le sujet même, l'amour incestueux entre un frère et une sœur, la rend inclassable, étonnante. Sublime car la langue de Marguerite Duras l'est ; c'est un texte littéraire, où la langue est centrale. Tout l'enjeu alors, ici et aujourd'hui, est de se confronter au sens derrière le masque de la beauté.

Car avec *Agatha*, Marguerite Duras livre une pièce sur le tabou. Tabou de l'inceste, du viol, et des relations que l'on n'ose pas nommer. Grâce à une langue ciselée, performative, elle dresse le portrait de deux âmes à la dérive qui tentent de survivre. Sa langue a la plasticité de la marée, tantôt limpide, tantôt trouble, indomptable.

Le spectateur est convié à une enquête dans les tréfonds de l'âme humaine. Si la sœur convoque son frère afin de partir, la scène devient le terrain de jeu idéal pour disséquer la mémoire. Mémoire des corps, mémoire des mots, mémoire des images. Mémoire insatisfaite, traquée, jusqu'à l'éclosion du souvenir juste. C'est dire, qui importe.

Car au-delà de l'amour, il y a les zones d'ombres, cette frontière si ténue du consentement, acquis pour l'un, remis en question par l'autre. Est-ce que l'on consent lorsqu'on ne sait pas ? Dans un corps à corps douloureux et acharné, la sœur et le frère se confrontent au passé.

Agatha est un voyage au cœur de l'indicible. Pour faire face. Pour survivre.

Louise Vignaud



ELLE. - Je vois que vous avez quinze ans, que vous avez dix-huit ans. (*temps*) Que vous revenez de nager, que vous sortez de la mer mauvaise, que vous vous allongez toujours près de moi, que vous ruisselez de l'eau de la mer, que votre cœur bat vite à cause de la nage rapide, que vous fermez les yeux, que le soleil est fort. Je vous regarde. Je vous regarde après la peur atroce de vous perdre, j'ai douze ans, j'ai quinze ans, le bonheur pourrait être à ce moment-là de vous garder vivant. Je vous parle, je vous demande, je vous supplie de ne pas recommencer à vous baigner lorsque la mer est si forte. Alors vous ouvrez les yeux et vous me regardez en souriant et puis vous refermez les yeux. Je crie qu'il faut me le promettre et vous ne répondez pas. Alors je me tais. Je vous regarde seulement, je regarde les yeux sous les paupières fermées, je ne sais pas encore nommer ce désir que j'ai de les toucher avec mes mains. Je chasse l'image de votre corps perdu dans les ténèbres de la mer, flottant dans les fonds de la mer. Je ne vois plus que vos yeux

Long silence.

LUI. - Vous savez, je ne peux pas supporter l'idée de ce départ.

ELLE. - Je ne la supporte pas non plus. (*temps*) Nous sommes pareils devant ce départ. Vous le savez.

D'une solitude à l'autre

Agatha est l'histoire de deux itinéraires, intrinsèquement liés, et pourtant absolument éloignés. Et entre les deux, une présence absente et pourtant fondamentale : celle de la mère. La mère décédée huit mois plus tôt, la mère dont on revient dans la maison, la mère qui les a protégés, la mère qui a encouragé leur affection mutuelle.

Cette mère s'insinue dans l'histoire d'Agatha et son frère, et transforme le duo en trio. Le frère et la sœur, mais aussi l'absente, la mère, et à travers elles les non-dits qui les ont constitués. Agatha est une pièce qui joue avec les fantômes, une pièce qui vient interroger la mémoire, et la relation que chacun entretient avec elle, cherchant à s'en émanciper ou au contraire à s'y enfermer comme dans un tombeau.



Sur scène, les affaires de la mère. Certaines déjà dans des cartons prêtes à être données ou jetées, d'autres encore à ranger. Ses habits, ses parfums, ce qui sensuellement rappelle sa présence. Des boîtes aussi, pleine de souvenirs, de photos, de films. C'est dans cet antre, ce ventre perdu mais retrouvé, que la sœur donne rendez-vous à son frère pour lui annoncer son départ. C'est là où tout a commencé.

Que vient-elle chercher ici ? Pourquoi le retrouver dans cette villa ? C'est autour d'Elle que nous attaquerons la pièce. Il s'agira d'y entrer par un prologue, celui de la sœur, de décortiquer sa solitude et ses tourments juste avant la rencontre, juste avant le grand saut.

Lorsque le frère arrive, c'est tout le mécanisme de la mémoire qui se met en place. Mémoire des corps, mémoire des mots, mémoire des images. Mémoire insatisfaite, traquée, jusqu'à l'éclosion du souvenir juste. Le spectateur est convié à ce roman policier, à cette enquête aux tréfonds de l'âme humaine.

Lorsque la sœur repart, c'est au tour du frère de rester. Seul. Nous terminerons la pièce par un épilogue. Comment survivre ? Comment vivre après ? Comment habiter un corps qui n'a plus de raison d'être ?



Fin octobre 1980, Marguerite avait entrepris la lecture de *L'homme sans qualités* de Robert Musil dont elle sortit bouleversée. Comme pour prolonger ce livre inachevé, elle a écrit *Agatha*, le livre de l'inceste, le dialogue d'un frère et d'une sœur juste avant leur séparation définitive. Un homme affirme à sa sœur qu'il est le seul à savoir ce qu'elle est, une femme. Celle-ci ne fait pas mystère de l'amour qu'elle lui porte - l'amour pour son corps, l'amour pour sa vie. Ils sont seuls au monde mais unis par ce secret. « Je vous aime comme il n'est pas possible d'aimer », lui dit-il en la suppliant de ne pas aimer cet homme qui va l'emmenner très loin de lui. Ils se sont donné rendez-vous pour la dernière fois. Ils sont épuisés. Il la menace de se tuer. Ils sont là face à face, dans cette villa abandonnée où ils se sont aimés, comme des imbéciles en train de se remémorer leur passion, la splendeur de leur union, leurs corps faits pour l'amour.

Agatha, éloge de l'interdit suprême, est une conversation après la catastrophe. Avec *Agatha*, on est dans l'amour incestueux, c'est-à-dire dans l'essentiel pour Marguerite. « Il s'agit d'un amour qui ne se terminera jamais, qui ne connaîtra aucune résolution, qui n'est pas vécu, qui est invivable, qui est maudit, et qui se tient dans la sécurisation de la malédiction. » Mais cet amour ne peut pas avoir lieu. Il est donc forcément voué à la clandestinité, à la nuit définitive. On peut reconnaître dans *Agatha* la maison d'enfance en Dordogne où Marguerite séjourna petite fille et dans le portrait de la mère - « celle qui nous avait appris à nous tenir dans cette merveilleuse négligence de nous-mêmes » - et du frère - « vous étiez très beau sans jamais vouloir le paraître, jamais, et cela donnait à votre beauté la grâce insaisissable de l'enfance » - des échos de sa propre histoire familiale. *Agatha*, comme Marguerite, est la seconde de la famille. Elle évoque plusieurs fois sa relation incestueuse avec son petit frère, cette jouissance partagée entre le frère et la sœur, si forte qu'ils n'eurent que le désir de recommencer.

Sur l'inceste, Marguerite se montre violente, stigmatisant ceux qui le critiquent et interdisant à ceux qui ne le connaissent pas de pouvoir en juger. Plus elle vieillit, plus elle le considère comme un des modèles les plus achevés de l'amour. La lecture de Musil a réactivé douloureusement la blessure de cet amour pour son frère disparu. « Si je n'avais pas vécu l'histoire avec mon frère, je n'aurais pas écrit *Agatha*. C'est la conjugaison de deux faits : la lecture de Musil et mon adolescence avec ce jeune frère qui était un petit garçon très silencieux, pas apprivoisé, très beau en même temps, un peu scolairement retardé, adorable. Sûrement si je n'avais pas vécu tout ça, cette immensité de l'amour de ce petit frère, je ne l'aurais pas écrit ce livre. »

Laure Adler, *Marguerite Duras*, NRF



Marguerite Duras

Marguerite Duras, pseudonyme de Marguerite, Germaine, Marie Donnadieu est née le 4 avril 1914 à Gia Dinh, faubourg au nord de Saïgon, en Indochine, et morte le 3 mars 1996 à Paris. Son œuvre se distingue par la diversité et la modernité qui renouvellent le genre romanesque et bousculent les conventions théâtrales et cinématographiques, ce qui fait d'elle une créatrice importante, mais parfois contestée, de la seconde moitié du XXe siècle.

En 1950, elle est révélée par un roman d'inspiration autobiographique, *Un barrage contre le Pacifique*. Associée au mouvement du Nouveau Roman elle publie ensuite régulièrement des romans qui font connaître sa voix particulière avec la déstructuration des phrases, des personnages, de l'action et du temps, et des thèmes comme l'attente, l'amour, la sensualité féminine ou l'alcool. Par exemple *Le Marin de Gibraltar* (1952), *Les Petits Chevaux de Tarquinia* (1953), *Moderato Cantabile* (1958), *Le Ravissement de Lol V. Stein* (1964) ou *Le Vice-consul* (1966). Elle rencontre un immense succès public avec *L'Amant*, Prix Goncourt en 1984, autofiction sur les expériences sexuelles de son adolescence dans l'Indochine des années trente, qu'elle réécrira en 1991 sous le titre de *L'Amant de la Chine du Nord*.

Elle écrit aussi pour le théâtre, souvent des adaptations de ses romans comme *Le Square* paru en 1955 et représenté en 1957, et pour le cinéma : elle écrit en 1959 le scénario et les dialogues du film d'Alain Resnais, *Hiroshima mon amour*, dont elle publie la transcription en 1960. Elle réalisera elle-même des films originaux, comme *India Song*, en 1975, ou *Le Camion* en 1977.

« Espace mental mais pas abstrait, où les signes, discrets et sensibles, permettent à l'imagination de vagabonder. Un espace à la fois concret et fantomatique, une méridienne recouverte d'un drap blanc, un bouquet de fleurs à la couleur passée, la coiffeuse de la mère, où les rouges à lèvres et les lettres sont eux aussi desséchés par le temps. Ce qu'a fait la jeune Louise Vignaud avec ce texte est remarquable. D'abord dans sa lecture de la pièce qui, contrairement à nombre de mises en scène, n'idéalise pas l'amour entre le frère et la sœur, et lui restitue toute sa violence, sa complexité. Remarquable aussi, le travail sur le jeu, qui s'éloigne résolument de la "petite musique durassienne" telle qu'elle a pu, avec le temps, devenir une convention. Un jeu charnel, concret, où la langue s'incarne formidablement dans les corps. »

Fabienne Darge, *Le Monde*

« À ces retrouvailles, encadrées par un prologue et un épilogue sublimement muets, Louise Vignaud donne un goût d'urgence. Plutôt que de se laisser bercer et embarquer par l'écriture toute-puissante de la dramaturge, elle impose une direction d'acteurs subtilement nerveuse. Le bouillonnement intérieur des personnages, tourmentés par ce départ précipité et cet "amour inaltérable" - comme le décrira leur mère, et Marguerite Duras avec elle - paraît déborder sur le plateau. Sans jamais tomber dans le pathos, ce parti pris sous tension reflète parfaitement les souffrances des cœurs toujours tempétueux et des corps encore brûlants, attisés par le souffle doux et cruel du souvenir. »

Vincent Bouquet, *Les Échos*

« Les deux comédiens soutiennent la force du propos. Marine Behar est Elle. Merveilleuse elle soutient le défi de l'extrême ficelage de l'érotisme du texte. Sven Narbonne est Lui; il occupe admirablement la place imposée par le rôle. Lentement, imperceptiblement il rendra les armes et à la dérobee consentira à ouvrir pour Elle une contingence de salut. Louise Vignaud saisit l'ensemble de l'équation. Depuis son *Misanthrope*, son *Phèdre* de Sénèque à la *Comédie Française* ou son *Rebibbia* on connaît son intelligence des textes. Elle polarise sa lecture de la pièce sur la mère absente. Hors champ, ce tiers, *deus ex machina* manipule les êtres, accompagne et légitime leurs actes. Lecture brillante car Marguerite Duras aura sans cesse rêver les mères. Brillante aussi car ne pourrait vivre une relation amoureuse si intense sans un tiers commun, une justification inconsciente tacitement convenue. Au plus près du texte de Duras et de la réalité des psychés, Louise Vignaud nous offre un instant rare de théâtre. Le final est beau et glaçant. »

David Rofé-Sarfati, *Tout la Culture*



Les petites formes proposées par la compagnie en regard des créations sont des spectacles miniatures, d'une trentaine de minutes, accessibles à tous et tout terrain, tissés à partir d'un des thèmes de la pièce. En costume contemporain, sans décors ni accessoires, dans le dénuement des lieux qui les accueillent, elles offrent un autre regard pour entrer dans le spectacle.

Elles sont proposées dans les collèges et lycées, mais aussi pour des publics associatifs, en centre pénitentiaire, ou en lien avec la Protection Judiciaire de la Jeunesse. Elles permettent également d'offrir un moment de théâtre à ceux qui n'en ont habituellement pas l'occasion, ou qui ne peuvent pas voir la grande forme.

Chaque petite forme est suivie d'un débat avec les équipes. La compagnie propose également un atelier de pratique théâtrale en lien avec le spectacle et la spécificité de sa langue.

En-Quête

Comment dire l'indicible ? Comment montrer l'immontrable ? Nous sommes au moment où un mot peut tout faire basculer, un geste peut créer un choc irrémédiable. Pourtant ce mot, ce geste sont essentiels pour avancer.

En s'inspirant d'un entretien entre Marguerite Duras et Jean-Luc Godard en 1980, les deux acteurs proposent un débat entre une autrice qui cherche à écrire une pièce et un réalisateur qui veut écrire un film, tout deux sur la question du consentement. Comment se positionner ? Quel point de vue adopter ? Une autrice et un réalisateur dont l'histoire commune va se refermer sur eux.

Cette petite forme permet une entrée en matière sur la question du consentement, et de la difficulté de se confronter au passé, de parler d'un événement traumatique. Elle permet d'aiguiser le regard pour lire derrière les mots.

Conception Louise Vignaud - **Avec** Marine Béhar et Sven Narbonne

Durée : 1h30 (représentation : 30 minutes ; débat : 1h)

Espace de jeu : salle de classe, salle polyvalente ou auditorium

Matériel nécessaire : une prise de courant, une table, deux chaises

Pour aller plus loin : atelier de pratique théâtrale

Comment toucher sans toucher

Cet atelier propose d'explorer le lien entre la parole et le geste : comment ils peuvent s'accorder, ou au contraire dire le contraire. À partir du verbe « aimer », les participants seront amenés à travailler des variations : comment l'amour se déploie par le geste puis par la parole, par le geste et par la parole ; pour ensuite travailler sur la contradiction : comment le corps dit l'inverse alors qu'il faut comprendre qu'il s'agit bien d'amour, ou comment on entend de l'amour alors que le corps dit non.

Atelier mené par Marine Béhar et Sven Narbonne

Participants : entre 10 et 30 - **Durée** : 1h30 ou 2h

La compagnie La Résolue est une compagnie de théâtre implantée à Lyon depuis 2014 dont la direction artistique est assurée par la metteuse en scène Louise Vignaud.

La compagnie propose des spectacles inspirés de textes contemporains ou classiques où il est question d'exclusion et d'humiliation, de la vulnérabilité des rapports humains et de notre relation à la mémoire. Le traitement apporté aux rôles féminins ou masculins, petits ou grands, se veut égalitariste.

Ces spectacles mettent en valeur un travail collectif, au service d'une théâtralité organique : la recherche d'une esthétique forte et un jeu d'acteur où la langue et les corps ne font qu'un, dans une exploration des frictions entre normalité et étrangeté.

La compagnie La Résolue est conventionnée par le ministère de la Culture - D.R.A.C. Auvergne-Rhône-Alpes et subventionnée par la Ville de Lyon.



Dessin d'Irène Vignaud, scénographie d'Agatha.

Faire du théâtre, toujours faire du théâtre. C'est notre premier projet. Notre compagnie rassemble des individus, de diverses origines, de générations différentes, pour qui le théâtre, ses textes, ses espaces, sa chair, sont essentiels. Pour qui faire du théâtre est un engagement, une vie, un combat ; et surtout un désir, un désir fou, un désir enivrant, coûte que coûte.

Raconter des histoires. Car les hommes ont besoin d'histoires. Ils ont besoin de voir d'autres hommes, comme eux, confrontés au monde, pour se sentir un peu moins seuls. Ils ont besoin d'assister, simples spectateurs au détour d'un fauteuil, aux combats des uns, pour accepter les leurs. Nous voulons raconter des histoires, car avec la distance, les histoires nous ouvrent les portes du monde.

Poser des questions. Le théâtre n'instruit pas, n'apporte pas de réponses. Mais il ouvre des brèches, il inquiète, il interroge. Qui n'a pas vécu cette expérience, d'une histoire racontée qui dérange ou bouleverse, et qui déplace notre regard sur le monde ? C'est cela qui nous anime, et que nous cherchons à faire partager, cette sensation délicieuse et vertigineuse de perspectives nouvelles. Car nous pensons que, par ce chemin, la révolte est encore possible.

Être sur le qui-vive. À l'heure où la société prescrit un acquiescement de masse au système économique qui la gouverne, le théâtre convoque le spectateur et lui propose de se demander pourquoi. Il s'adresse à l'homme, à l'humain, dans ses contradictions. Le théâtre que nous défendons invite le spectateur à rester sur le qui-vive et à ne jamais baisser la garde. Il refuse de laisser le monde dans une affirmation univoque. Il convoque l'intranquillité.

Embarquer. Car tout cela n'est possible que si, dans son mouvement, même un instant, le théâtre réussit à nous embarquer, à nous faire oublier, à nous émouvoir, à nous indigner. Quand les portes se ferment et que les lumières de la salle s'éteignent, des solitudes se rassemblent et s'engagent dans un voyage. Nous aimons vivre ces voyages ; à nous maintenant de les susciter.

Manifeste, création de la compagnie La Résolue, 2014.

compagnie
La Résolue

Compagnie La Résolue

7 rue Neuve - 69 001 LYON

www.compagnielaresolue.fr

Céline Martinet - Administration

administration@compagnielaresolue.fr

06 12 85 45 58

Louise Vignaud - Mise en scène

louise.vignaud@compagnielaresolue.fr

06 74 37 88 18

Nicolas Hénault - Direction technique

nicolas.henault@compagnielaresolue.fr

06 03 55 64 21

Dominique Racle - Attachée de presse

dominiqueracle@agencedrc.com

06 68 60 04 26

Emmanuelle Ossena - Diffusion

e.ossena@epoc-productions.net

06 03 47 45 51